

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

* 782.75693

BROUSSEAU

LES

LES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les ait
oubliées. "

CHARLES NODIER.

3. Livraison-MARS.

SOMMAIRE

- SOUVENIRS DE VOYAGE (suite et fin.)NAPOLION BOURASSA.
- LAISSEZ MOI CHANTER, (poésie).....PAMPHILE LEMAY.
- UNE VOIX DE CHATEAUGUAY,.....Chs. PINGUET.

QUEBEC

BROUSSEAU FRERES, EDITEURS,

7, Rue Buade, Haute-Ville.

1864.

Ed. Bourassa

VIII

RAPHAËL.

En effet, la providence ne pouvait déposer cet heureux génie au milieu d'un berceau mieux paré. Ici la nature fut son premier et presque son seul maître ; il n'eût qu'à ouvrir ses beaux yeux profonds et sercins et les tableaux les plus variés vinrent s'y mirer. Pendant qu'il savourait le sein généreux de sa mère, son regard en errant autour d'elle s'abreuvait de grâce et d'harmonie.

Fortement doué du sentiment du beau, il n'eût pas besoin plus tard de longues leçons pour apprendre à le connaître : il l'avait vu dans ces horizons montagnaux, durant ces soirs d'Eden, près de ces petits lacs sans rides, au milieu de ces vallons pacifiques qui charmèrent son enfance : il l'avait surpris dans les ébats des bambins jolis et joyeux comme lui, avec lesquels il avait souvent *fait sa cour à l'aurore, parmi le thym et la rosée* : il l'avait admiré dans les formes sveltes et ondulées des filles d'Urbino, de Foligno et de Pérouse ; mais surtout dans les traits plus accentués de cette belle race, que l'on retrouve encore sur les rives du Tibre, portant le caractère de sa grandeur passée ; et toutes ces formes du beau, en laissant à toute heure dans sa jeune âme une

impression de plaisir, s'étaient pour ainsi dire incarnées en lui. Aussi quand il put saisir un pinceau, quand son père lui eut appris à le diriger sur la toile il était déjà peintre. Le flot de la beauté commença dès lors à ruisseler de sa pensée ; la source en devint bientôt si abondante que sa main semblait ne pouvoir suffire à l'épancher, et la mort seule put la tarir.

Une autre influence féconde que Raphaël reçut dans son berceau ; ce fut celle de la vue des peintures du Beato-Angelico et du Pérugin ; ces pures créations du génie chrétien peuplaient déjà l'Ombrie.

A cette époque la grande école Florentine commençait à étudier beaucoup trop le beau idéal payen, dont tout le monde recherchait alors les types ; les artistes perdaient insensiblement les traditions de l'art chrétien et surtout la beauté qui lui est propre, celle qui émane, chaste et sainte, de nos dogmes divins. Raphaël échappa d'abord à ce danger ; et, quand il fut atteint plus tard de l'esprit de son temps, il avait déjà produit ses plus beaux chefs-d'œuvres.

Il était âgé de douze ans, quand son père, qui lui avait enseigné tout ce qu'il pouvait lui apprendre de dessin et de peinture, vint le confier aux soins du Pérugin qui habitait alors la ville dont il a eu l'honneur de retenir le nom (Pérouse). Celui-ci fut frappé de la figure gracieuse de l'enfant d'Urbain, et il ne put s'empêcher de l'accueillir avec empressement : il y avait déjà dans lui quelque chose de ce charme

invincible qui lui attira toujours l'affection autant que l'admiration de ceux qui le connurent, des rois comme des valets.

Le Pérugin nous a laissé les traits de son jeune élève dans une peinture qu'il fit vers cette époque. Malheureusement cette œuvre, qui représente *la résurrection du Sauveur*, n'est pas une des meilleures du vieux maître. C'est sous l'armure d'un soldat endormi qu'il a mis la jolie figure de Raphaël.—Un soldat de onze à treize ans, cela n'est pas heureux.— Au reste ce n'est pas la seule naïveté que le vieux Pietro a commise sur cette toile ; il a eu de plus l'idée de s'y représenter lui-même sous l'accoutrement d'un autre soldat, qui, éperdu d'épouvante, s'enfuit à toute jambe dans la campagne. Il eut peut-être été plus naturel de faire fuir le guerrier de treize ans ? Il est vrai aussi qu'il est bien dans les convenances, que le pauvre enfant se soit endormi ; à treize ans le sommeil est facile ; et puis, en *se mettant en fuite en peinture*, l'auteur a peut être plus écouté son instinct naturel que son goût artistique ?... J'en arrive à conclure que si le tableau est peu judicieux les portraits sont au moins dans le vrai ; et je sais gré au vieux maître de nous avoir conservé cette première et faible empreinte des traits de son élève.

Celui-ci, si je m'en rappelle bien, est représenté à demi-couché, la tête appuyé sur la main ; ses cheveux, qu'il portait déjà longs, tombent comme une frange de soie noire tout autour du col, quelques mèches se jouent négligemment dans ses doigts effilés ; c'est

presque la même attitude qu'il a prise quelques années après, dans ce joli portrait que l'on voit au musée du Louvre et que tout le monde connaît par la gravure.

Je ne sais plus combien d'années Raphaël passa dans l'atelier du Pérugin, mais ce dont je suis certain c'est que les traits de son pinceau se firent bientôt remarquer parmi ceux de son maître ; et un œil exercé peut les y découvrir encore aujourd'hui dans les œuvres auxquelles ils travaillèrent en commun.

J'ai recherché avec soin, à Pérouse, les premiers essais du jeune élève ; on en voit dans quelques édifices publics. Quoiqu'ils soient tous dans le style du maître, on y distingue cependant déjà cette grâce aisée, cette délicatesse de goût, cette élégance de formes, cette abondance d'idée et cette facilité de touche, qualités qu'il a possédées plus tard au plus haut degré. Cela frappe de suite, c'est l'essor du génie, mais du génie qui franchit son berceau ; car la grâce est encore enfantine, la touche est naïve, la forme est frêle, le trait est peu accentué ; mais l'œuvre est lucide, une, complète et elle plaît même aux habiles ; car quelle main pourrait y retoucher !... Cela ressemble au langage d'un enfant gracieux, dont les incorrections ont souvent quelque chose qui charme.

Cette époque des *premiers* essais de Raphaël, qui comprend ce que l'on appelle sa *première manière*, fut très courte, elle peut embrasser cinq ans, au plus, de la

vie de l'artiste ; et quoique durant cette espace de temps il soit peu sorti du champ exploité par son maître, il a cependant produit un grand nombre de petits tableaux charmants. Un des plus célèbres est celui qui représente le *mariage de la Ste. Vierge*. Ceux qui ont pu étudier cette gracieuse composition sur la gravure peuvent juger du caractère de cette *première* manière, et de la perfection que ce peintre enfant avait déjà acquise.

La *seconde manière* de Raphaël commence vers le temps de ses deux voyages à Florence, qui furent assez rapprochés. La contemplation des peintures de Masaccio, de Fra-Bartholomeo et de Leonard de Vinci opéra chez lui une transformation : son dessin prit plus d'ampleur et de souplesse, ses compositions devinrent plus variées, son style s'enhardit. Il ne répudia rien de ce beau idéal chrétien qu'il avait conçu jusqu'alors, mais il s'appropriâ chez les maîtres savants qu'il venait d'étudier des moyens plus abondants pour l'exprimer. Il cessa donc de produire des imitations embellies de la pensée de son maître ; son âme entraîna comme son corps en pleine maturité ; il avait maintenant acquis un langage digne d'exprimer sa propre pensée, il commença à le parler.... divinement.

Cette *seconde manière* pourrait s'appeler plus justement sa *manière propre*, car c'est celle où il est entièrement original ; et, si j'exprimais mon apprê-

ciation, je dirais que c'est celle où il est le plus parfait. Toutes ces jolies Madones, que l'on connaît par la gravure, appartiennent à cette catégorie des productions de Raphaël, ainsi que l'immortelle fresque du Vatican, généralement appelée *la disputé sur l'Eucharistie*, et qui couronne si dignement cette phase admirable du talent du peintre. Quand il l'exécuta, il venait d'être appelée à Rome, par Léon X ; il avait vingt-cinq ans, il était sur le plus grand théâtre du monde civilisé, dans le palais du représentant de la plus sublime doctrine qui ait été donnée à la terre ; une hérésie furieuse venait de soulever des doutes sur la vérité d'un des plus purs mystères de notre religion, celui de la présence réelle : imaginez ce que dût faire Raphaël dans ces circonstances !.....

Quant à moi, je le répète, je n'ai rien vu au-dessus de cette grande page, où le ciel et la terre, unis dans une communion de lumière intellectuelle, étalent aux yeux des hommes, autant que peut le faire une image, toute la sublime beauté de nos symboles. Cette peinture au moment où elle fut exécutée fut encore un triomphe de notre foi sur l'hérésie !

On désigne de plus une *troisième manière* de Raphaël ; mais comme je ne prétends pas faire ici une étude complète des travaux de ce grand peintre, je ne m'occuperai pas de celle-là ; je n'ai fait cette esquisse imparfaite de sa vie, que parcequ'elle a été la plus grande gloire du délicieux pays que nous venons de parcourir ; et je m'arrête à cette *seconde*

manière, parcequ'elle est la suprême perfection de cet art chrétien dont il avait puisé la beauté dans ce même pays.

IX

UN EPISODE.

Quelques lecteurs pourraient peut-être s'imaginer que les excursions pédestres, qui sont si communes en Italie, n'offrent que des jouissances sans mélanges ; pour ne pas les laisser sous une impression qui pourrait leur être funeste un jour, je leur raconterai un petit épisode, où la prose et la réalité ont bien pris la grosse part que j'avais faite d'avance à la poésie.

D'abord voici comment je procédais : à l'aide de ma carte, je traçais l'itinéraire de la journée, désignant la longueur de la course et mon étape pour la nuit. Mais sur le chemin il m'arrivait d'embrouiller mes calculs. Je n'avais pas apprécié par exemple les nombreuses sinuosités de la route ni les attraits que j'allais trouver semés sur ses bords ; quelquefois je perdais le bon sentier ; et cependant, il m'était presque toujours impossible de m'arrêter à mi-chemin. Dans ces pays on peut faire souvent plusieurs lieues,

même dans des terres bien cultivées, sans voir une seule habitation. Là les maisons ne sont pas régulièrement distribuées sur la propriété agricole, ainsi qu'en Amérique. Comme le sol n'appartient ou n'a appartenu qu'à de grands propriétaires, les habitants se sont groupés autour de la demeure de ceux-ci. Il n'y a que dans les environs des grandes villes où l'on voit des habitations isolées dans la campagne ; partout ailleurs elles sont toutes groupées en villages.

J'étais parti un matin de *Monte Fiascone*, avec l'intention de me rendre à Orvieto qui en est séparé par une route de près de huit lieues. En cheminant je trouvai sur les bords de son lac, le petit bourg de *Bolsene* dont je vous ai déjà dit un mot. Il est adossé à un grand rocher dénudé et blanchi, c'est plutôt un assemblage de vieilles mesures entassées autour d'un chateau moyen-âge qui les domine deux fois de sa figure délabrée ; auprès s'élève une grande tour du milieu d'un bosquet de muriers, et tout cela se mire dans un petit coin du lac bleu. Ce lac a aussi son charme particulier ; limpide comme le ciel qu'il reflète, il baigne dans son sein deux petites îles qui semblent ne s'être établies là que pour faire plus à l'aise leur toilette verdoyante et embaumée. Autrefois des rois y eurent leurs palais somptueux, dont il ne reste plus rien que le souvenir d'un crime (*): aujour-

(*) Amalazonte, la fille de Théodoric, y fut étranglée par les ordres de son cousin Théodat. Bolsena fut aussi le berceau de Séjan.

d'hui, durant la saison des chaleurs, les peintres vont s'y rassasier de soleils couchants, de brises matinales et de repas *éthérés*. J'aurais bien désiré y aller faire comme eux un peu de cette vie contemplative ; mais je dus me contenter de m'asseoir devant ce joli tableau. La chaleur était grande, j'avais franchi une assez longue distance, je sentais le besoin de prendre du repos et mon dîner.—Imaginez que l'on me servit un potage aux oignons rehaussé d'ail et dont on avait fait le jus (gras) avec de l'huile vieille !—Après un pareil repas, le paysage me sembla encore plus beau et je voulus en goûter. Je me mis donc à faire un croquis.

Pendant mon travail, j'oubliai que le soleil glissait sur le couchant et que la lune ne devait pas éclairer mon hémisphère, durant la nuit suivante ; J'aurais dû pourtant y faire attention, car je redoutais avant tout de rester une nuit dans Bolsène ; le dîner *passé* ne m'avait pas prévenu en faveur du souper et surtout du lit *futurs*. Quoiqu'il fut quatre heures, je me remis en marche.

En été avant que la nuit ait éteint toutes les lumières du jour, il est assez tard ; eh ! bien, elle avait terminé sa tâche depuis longtemps, et j'étais encore sur le chemin n'ayant point ralenti le pas un seul instant. Quoique le ciel fut étoilé, les vapeurs qui s'élevaient de terre assombrissaient les ténèbres et voilaient la vue. Je m'avançais donc au hasard, sans savoir où j'arriverais, car ne trouvant aucune maison

sur mon passage, il m'était impossible de savoir si je m'étais égaré.

Vers dix heures, je m'arrêtai, j'étais épuisé par la fatigue et par la faim, le silence et l'obscurité m'accablaient, et puis une autre difficulté venait de se présenter : une seconde route s'ouvrait en cet instant devant moi, croisant celle où j'avais si longtemps marché. Laquelle devais-je prendre?... Après avoir cherché quelque indication, en tatonnant autour de moi, je ne trouvai qu'une borne militaire, sans chiffres, sur laquelle je me laissai tomber.

Je n'avais rien sur moi pour étancher ma soif et pour ranimer mes forces ; car toutes mes provisions de bouche ne consistaient que dans une demi livre de thé vert, dont je m'étais pourvu en laissant Rome, pour prévenir les symptômes de nostalgie qui se manifestaient quelque fois chez moi dans mes soirs d'isolement et de lassitude. Le moment était bien trouvé pour en faire usage ; mais où établir la cuisine ?....

L'appréhension que j'avais de m'égarer davantage, si je l'étais déjà, m'ôta tout désir de me remettre sur pied. Je résolus de m'héberger aux frais de l'état et de me coucher au bord du chemin. L'air était tiède, je pouvais fort bien me contenter pour un soir d'un couvre-pied *de ciel étoilé*. " Puis, pensai-je, demain je n'aurai pas beaucoup plus faim, je serai plus agile et j'y verrai clair. " Je disposai donc ma boîte aux couleurs et mon sac en forme d'oreiller et je me mis au lit.

J'allais fermer l'œil, quand j'entendis venir dans le lointain le son d'une cloche de monastère, qui annonçait sans doute aux moines l'heure des prières nocturnes. Dans le même instant, un autre bruit vint encore frapper mes oreilles : je ne pris pas la peine de me dire, en me berçant : " dors mon fils c'est un rêve. " Je me levai, je courus au devant de ce dernier bruit et je rencontrai une voiture qui descendait le versant de la colline sur laquelle nous étions. Son conducteur m'apprit que je n'étais plus qu'à un mille d'Orvieto !... et ce brave homme, dont j'ai gardé le souvenir avec fidélité, quoique je n'aie connu de lui que la voix, me dit que pour me rendre à la ville en droite ligne, je pouvais prendre le dernier chemin trouvé.

C'était une vieille route escarpée, que les ruisseaux avaient creusée en ravin ; abandonnée depuis longtemps comme voie publique, elle était remplie de gros cailloux sur lesquels je trébuchais à chaque pas. Eh bien ! le croiriez vous ; j'étais redevenu si dispos, que je me surprénais, de temps en temps, fredonnant l'air de " Fanfan Latulipe. "

Minuit était sonné, quand je me trouvai devant la porte de la ville. Toutes les lumières étaient éteintes et personne n'avait veillé pour me recevoir, pas même les gendarmes !— l'autorité se couche de bonne heure en province. Je commençai donc à faire du tapage et après un quart d'heure je vis poindre une lueur, à travers un guichet ; c'était une lueur de commissaire de police, je n'en fus pas rempli d'espérance. En

effet, cet homme dont je venais de briser le sommeil, peut-être au milieu d'un beau rêve, me dit en me passant sa lampe sous le nez : " le Cholera règne sur toute la frontière, on n'entre pas dans la ville sans faire la quarantaine ; il est trop tard d'ailleurs pour que je puisse examiner votre signalement ; aller passer le reste de la nuit dans cet endroit ; " et il me désigna une masure isolée et vide dans laquelle on entretenait des fumigations pour désinfecter les passants. . . . Je frémis : passer la nuit sur un banc de bois, seul, avec un estomac, où il me semblait que l'on avait fait le vide au moyen de la machine pneumatique ; occuper les loisirs qu'allaient me donner une longue insomnie, à nourrir mes rêves de vingt-cinq ans avec des vapeurs de chlorure de chaux. La perspective de ce supplice me causa une succession rapide d'impressions bizarres, heurtées et désagréables, surtout : j'allai jusqu'à regretter le potage de Bolsène, et mon lit d'herbe où j'avais commencé à clore doucement la paupière. Enfin, je me sentis saisi de perversité ; songeant que les portiers de municipalité, comme tous les portiers du monde, ont une corde sensible ; je pris quelques *Paoli* (pièces de monnaie qui valent dix sols), je les mis dans la main de celui-ci et je le priai de me *purifier* avec cela : je lui promis en outre, en lui remettant mon passeport, de garder ma figure jusqu'au lendemain, afin qu'il pût la confronter avec mon *signalement*. Il fut d'accommodement. J'avais corrompu ce représentant de l'autorité, ce gardien du repos et de la santé des bons habitants d'Orvieto !—Je me hate de

dire, pour le repos de mon pays, où de pareilles félonies *sont encore inconnues*, que je ne me sens pour ce genre de délit aucun penchant naturel ; *la faim, l'occasion* . . . ont fait presque tout le mal.

Je dois ajouter que mon commissaire de Police fut non-seulement traitable, mais qu'il eut la complaisance de venir me conduire jusqu'à la porte d'une des meilleures auberges, où je ne serais probablement jamais parvenu sans lui : la ville était tout-à-fait plongée dans les ténèbres ; car il n'y a pas d'autres fanaux à Orvieto que ceux que l'on veut bien prendre avec soi.

Il me fut donc enfin permis d'aller m'asseoir près d'une table, qui, n'eut-elle été garnie que par un fiasque du délicieux vin du pays, dont il porte le nom, m'aurait encor fait l'effet d'un banquet de Lucullus.

L'Orvieto est sans contredit le meilleur produit de l'Italie ; et j'avoue que je ne l'aurais que très imparfaitement connu, si je n'étais pas venu le prendre à son berceau, comme un enfant que l'on aime. A cette époque, la maladie qui rongait la vigne avait rendu ce vin très rare et surtout très impur par la falsification. Aussi un de mes amis de Rome, qui l'avait connu dans son beau temps, me dit-il à mon départ, d'une voix particulièrement tendre : “ Ah ça ! buvez un fiasque d'Orvieto à mon intention ! ” Je sentis après avoir accompli fidèlement cette tâche, que l'amitié m'en avait rarement imposé une plus agréable : outre le plaisir que son exécution pouvait

apporter en elle-même, elle me procura de plus un bon quart-d'heure de réminiscences.

Après cette journée pleine de fatigues et d'impressions diverses, éprouvées dans l'isolement de toutes mes vieilles affections, la mémoire au repos me retraça toutes ces bonnes figures aimées, groupées les unes à côté des autres, telles que je les ai rencontrées *au banquet de la vie* ; et les douceurs du sommeil m'arrivèrent au milieu des consolations du souvenir.

X

DE BRAVES GENS.

Pendant que je cheminais à travers ces campagnes, j'ai trouvé des paysans qui m'ont offert de monter leur âne, presque tous me souhaitaient une route *prospère*, la bonne nuit, et se prêtaient volontiers à ma curiosité. A Orvieto où j'ai passé plusieurs jours, pour étudier les belles fresques de Luca Signorelli qui se trouvent dans la cathédrale ; une bonne dame, en apprenant que j'étais étranger, me donna des témoignages sincères d'intérêt : elle m'envoyait ses petits enfants pour m'accompagner dans la ville et me désigner les sentiers les plus sûrs de la plaine. A Pérouse, un vieux notaire qui travaillait dans les Bureaux du Palais *del Cambio* où je dessinai quelques

belles têtes du Perugin, après m'avoir fait connaître sa famille, m'avoir donné sur l'administration de la justice d'amples informations, me dit ces bonnes paroles, à mon départ : " adieu, vous allez bien loin, et j'espère peu vous revoir ; que votre voyage soit heureux ; j'espère que vous retrouverez tous vos bons parents. " Puis il m'embrassa avec émotion : il semblait penser que j'étais bien seul.

Pour aller de Cita-del-Pieve à cette dernière ville j'avais repris la diligence. Après avoir fait près de soixante milles à pied, j'étais bien aise de goûter encore à mes *anciennes amours*. J'occupais, à côté du postillon, le siège le plus élevé de l'avant, que l'on nomme l'impériale. Je pouvais de là dominer tout le paysage.

J'avais fait peu de cas de mes compagnons de route qui étaient assis à l'intérieur. Il faut avouer que les aspects variés qui avaient frappé mon regard, en se succédant comme à l'envi autour de moi, avaient complètement absorbé mon attention. Nous arrivions sur la vallée de Pérouse, après avoir franchi des terrains inégaux et sans horizons. Le Tibre à cet endroit se divise en deux branches, qui vont en serpentant se perdre dans les gorges des Apennins. Un de ces affluents baigne le rocher où s'élève Assise, et l'autre vient passer sous les murs de Pérouse, mirant dans son cours une végétation surabondante

qui semble vouloir se déverser dans son sein. Au milieu de la plaine s'élève un grand temple, tout à fait seul, il abrite la cellule de St. François. Le soleil qui tombait en cet instant derrière les montagnes jetait encore un rayon sur sa coupole et la couronnait d'un nimbe enflammé ; ce temple m'apparaissait là, comme la consécration de toutes ces beautés de la nature. On ne pouvait mieux placer cet asile de la piété.—Le beau est une émanation divine, quand on le goûte, quand on l'aime, il inspire l'adoration, le chant et la prière, ces expressions variées de l'amour ; et quel lieu pourrait en inspirer plus que celui-ci ?

J'étais donc complètement fixé dans une douce émotion, quand je sentis une main qui me touchait au coude, par une des ouvertures antérieures de la diligence ; et je vis au bout de cette main un cornet de bonbons qui me parut bien s'adresser à moi. Cependant avant de puiser dedans, je voulus voir plus loin.— Dans cette circonstance, la curiosité était bien de mise, même chez un homme. Sans être peintre, j'aurais bien reconnu, aux contours souples et arrondis d'un joli poignet et aux articulations adoucies des doigts, que je n'avais pas affaire à un loup de mer, pas même à une personne d'un *certain âge*. Pour voir, je n'avais qu'à me baisser ; je regardai donc ; et je vis une jeune personne, tête nue, au visage gracieux, sans être d'une beauté éblouissante comme toutes les immortelles visions des voyageurs. Elle était assise à côté d'un vieillard que je connus plus tard comme étant son père, et vis-à-vis d'un gros oncle que le papa

n'appelait jamais que *signor maëstro*, ou *signor professore*.—C'était un notaire.—En me voyant du haut de mon siège *impérial*, la jeune fille me porta sa main encore plus directement, me priant, avec une expression de timidité ingénue, de vouloir bien partager ses bonbons avec la famille. Le désir était trop gracieux pour que je ne m'y rendisse pas. On aime les sucreries à tout âge.

On aime aussi à tout âge et dans tous les pays du monde ces démonstrations sincères de bienveillance. Après avoir fait un long séjour dans des villes étrangères, quand on s'est habitué à ne recevoir que des attentions égoïstes et des services jamais assez payés, qui cachent toujours des goussets tendus et des bienfaiteurs insatiables, on aime à trouver sur sa route une main qui verse dans la main de l'inconnu ce qu'elle a de bon, un cœur qui partage autour de lui ses affections et ses plaisirs ; cela n'indique pas toujours une bonté isolée, individuelle, mais des habitudes communes à une société.

XI

OU JE M'ARRÊTE.

Tous ces petits témoignages de bienveillance que je reçus dans l'Ombrie contribuèrent encore à me rendre ce pays cher. C'était déjà bien assez d'y avoir trouvé,

un séjour enchanteur, une multitude d'œuvres ravissantes de Beato Angelico, du Perugin et de Raphaël, des vieux sanctuaires, vénérables aux yeux de l'artiste comme à ceux du chrétien. J'y séjournai donc le plus longtemps qu'il me fut possible.

Etabli à Pérouse, je laissais doucement s'écouler les journées en attendant que le choléra disparut de sur la frontière, où il régnait toujours comme on me l'avait dit si énergiquement à Orvieto. Rien ne m'invitait à aller braver ses fureurs ; sans craindre l'épidémie, j'entrevois dans l'horizon bien des *quarantaines* ! L'étade, plusieurs jolies églises, des couvents intéressants à visiter, une excursion au lac de Trasimène, une autre à Assise se partagèrent mon temps.

Ce serait ici le moment de parler de cet art ombrien, dont nous touchons en ce moment le principal sanctuaire ; mais je pense que le lecteur (si lecteur il y a) éprouve, comme moi, le besoin de prendre quelques jours de repos, et comme je sais que nulle part on ne peut être plus tranquille qu'à Pérouse, je crois bien faire de m'y arrêter.

NAPOLEON BOURASSA.

LAISSEZ MOI CHANTER.

I

Ô vous qui m'avez dit : " Ne laisse point ton chaume,
" Ni tes bois ni tes prés en fleurs :
" La gloire te sourit ; mais ce n'est qu'un fantôme
" Qui vend toujours cher ses faveurs :
" Aux branches de l'ormeau suspend ta faible lyre
" Car nul ne voudra t'écouter :
" Laisse chanter l'oiseau, l'homme souffre et soupire :
" L'homme n'est pas fait pour chanter. "

—Non, vous ne savez pas que ce feu qui me ronge
Est une étincelle des cieux !
Que cette rêverie où mon âme se plonge
Est un travail mystérieux !
Non, vous ne savez pas qu'une amère souffrance
Pèse sur mon cœur sans pitié !
Que je ne veux du ciel que la douce espérance,
Et du monde que l'amitié !

Arrêtez dans son cours le frais ruisseau qui coule
 En murmurant dans la forêt !
Empêchez les ébats du pétrel sur la houle
 Ou du grillon sur le guéret !
Et mes cris de douleur, et mes chants d'allégresse
 Ne monteront plus vers les cieux !
Et ce luth frémissant sous ma main qui le presse
 Demeurera silencieux !

Mais laissez moi chanter si ma voix a des charmes
 Et peut distraire vos ennuis !
Recueillez, goutte à goutte, en m'oubliant, les larmes
 Que mes yeux versent dans les nuits !
Recueillez, dans vos cœurs, mes accents de tristesse
 Quand ma douleur s'éveille un peu,
Et les humbles accords, qu'en mes heures d'ivresse
 J'ose moduler pour mon Dieu !

II

Rivage où je soupire
 Courbant mon front rêveur,
Brise dont je respire
 L'enivrante senteur,
Feuille qui tourbillonne,
 Dans la pourpre du soir,
Étoile qui rayonne
 Comme un riche ostensor, .

Vous publiez sans cesse,
Du Dieu qui vous a faits,
La suprême sagesse
Et les divins bienfaits !
Quand sa voix vous appelle
Vous savez l'écouter,
Et son nom que j'épelle
Vous savez le chanter !

Seigneur, dans la nature
Tout soupire pour toi !
Ton humble créature
Béni ta sainte loi !
Seul l'homme dans la fange
Dont ta main l'a pétri,
Traîne sa face d'ange
Et son cœur tout flétri !

Avec le pré qui fume
Déchiré par le soc,
Et le flocon d'écume
Qui va blanchir le roc,
Et le nuage sombre
Que fendent les éclairs,
Les atômes sans nombre
Qui flottent dans les airs ;

Avec le vent qui pleure
En berçant le roseau ;
Avec l'arbre qu'effleure
Le gai petit oiseau ;

Avec le flot de moire
Qui murmure et s'en va,
Je veux dire ta gloire,
Eternel Jéhova !

Votre froideur m'étonne,
O mortels aveuglés !
Soufflez, brises d'automne,
Sur nos plaines soufflez !
Si l'homme, dans ses fêtes,
Chante ses voluptés,
Sa gloire et ses conquêtes
Pour Dieu, brises, chantez !

III

Gronde, éclate, ô foudre
Et réduis en poudre,
Le chêne orgueilleux !
Déchire la nue,
La montagne nue,
Le roc sourcilleux !
Que ta voix sublime,
Au profond abîme,
A l'altière cime
Dise du Seigneur
La magnificence !
Chante en son honneur,
Chante sa puissance,

Grande voix des mers !
Que les flots amers,
Battus des orages,
Aux échos sauvages
Des lointains rivages
Content son amour !
Que l'airain sonore,
Dans les tours que dore
Le rayon d'aurore .
Chante et vibre encore !
Que dans son séjour
De mousse et de feuille,
Dès le point du jour
L'oiseau se recueille,
Jette, radieux,
Ses notes limpides,
Ses trilles rapides,
Ses cris glorieux !
Que le vent qui passe
Trainant, dans l'espace,
La feuille des bois ;

Que l'insecte qui rase,
De son aîle de gaze,
La coupe que je bois ;
Qu'une voix éternelle,
Immense, solennelle,
Retentisse en tout lieu ;
Qu'ici bas tout s'unisse,
Tout proclame et bénisse
Le nom sacré de Dieu !

IV

C'est ce nom ravissant que la vive allouette,
 Voltigeant sur la grève d'or,
 Redit aux flots d'azur, dans le cri qu'elle jette,
 Suspend et recommence encor !
 C'est ce nom ravissant que, dans la solitude
 Des bois sans feuilles, sans oiseaux,
 L'âme rêveuse entend, avec inquiétude,
 Croyant ouïr le bruit des eaux !

C'est ce nom que l'écho, de colline en colline,
 Va répétant avec amour,
 Alors que, vers le soir, chaque rameau s'incline,
 Comme lassé du poids du jour !
 C'est encore ce nom que murmure et proclame
 Le météore qui s'enfuit,
 Secouant, dans le ciel, sa crinière de flamme,
 Parmi les ombres de la nuit !

Et quand tout l'univers, dans un concert sublime,
 Se plaît à bénir son auteur ;
 Et quand, autour de lui, tout palpite et s'anime
 D'amour au nom du créateur,
 L'homme, plus insensible, et fier de la puissance
 Dont il s'affuble en ce bas lieu,
 L'homme reste sans voix et sans reconnaissance,
 Lui, l'œuvre d'amour de son Dieu !

Mais, Seigneur, l'homme est faible, et jamais sa malice
 Ne put égaler ta bonté.
 Souvent sa main tremblante, en prenant le calice,
 Sans ton secours avait compté ;
 Souvent ses pas perdus dans les sentiers du monde
 Ne suivent point la vérité,
 Et sa bouche, au hazard, jette un blasphème immonde
 Que son cœur n'a point médité.

.....
 Mais quelle mélodie, enivrante, inconnue,
 Flotte mollement dans les airs ?
 Quel son plus ravissant vint jamais de la nue
 Sur l'aîle du vent des déserts !
 Est-ce un écho du ciel que tour à tour répètent
 Le val ombreux et le coteau ?
 Ou le chant matinal des oiseaux qui s'apprentent
 A saluer un jour nouveau ?....

.....
 Là-bas, sur le sentier qui monte la colline,
 Une veuve prie en marchant ;
 Là-bas, dans le lieu saint, une pauvre orpheline
 Mêlé des larmes à son chant ;
 Et de son chapelet un pieux solitaire
 Dévide les vieux grains bénis....
 Tous les anges du ciel aux anges de la terre,
 Pour louer Dieu sont réunis !

UNE VOIX DE 1813.

NOTE DE LA COLLABORATION.

On ne lira pas sans intérêt les deux lettres suivantes, écrites de Chateauguay, l'une avant et l'autre après la bataille de 1813, par un jeune officier canadien de Québec, M. Charles Pinguet, alors lieutenant au régiment canadien dit *Les Fencibles*.

Ces deux lettres, jusqu'ici inédites, étaient adressées au frère du jeune officier M. Louis Pinguet, dont cette ville a connu les vertus modestes.

On aimera à reconnaître, dans ces lignes écrites au son du clairon, au moment de la bataille et à la suite de la victoire, le cachet national qu'il nous faut conserver.

DEUX LETTRES ECRITES DANS LES TENTES
DE CHATEAUGUAY.

“ Chateauguay, 21 Octobre 1813.

“ CHER FRÈRE,

“ Il y a longtemps que je me proposais de t'écrire, mais, ayant remis de jour en jour, les mouvements ont commencés ce qui a été cause que je n'ai pu le faire. En outre, nous avons été si peu de temps dans les différents endroits où on nous a envoyés que je n'aurais pu t'enseigner où m'adresser tes lettres, si tu avais eu envie de me donner quelques nouvelles. Tu vas voir comme nous avons été trimbalés cet été.

“ De la *Halfway House*, où nous étions dans mai dernier, on nous a envoyés à Chambly ; de Chambly nous avons été à Platsbourg, environ quinze lieues au-delà des lignes sur le lac Champlain ; de là nous sommes revenus à Chambly où nous avons joint le régiment : là quatre de nos compagnies nous ont laissés pour le Haut-Canada où elles sont à présent. De Chambly nous avons été à Laprairie, de là à St. Philippe ; de St. Philippe notre compagnie a été envoyée à *Douglass settlement*, près des lignes, où nous ont joint deux compagnies des Murons ; nous avons été là trois jours et sommes revenus à St. Philippe ; le lendemain de notre arrivée, nous avons reçu ordre d'aller à St. Pierre joindre un Bataillon de flanc, formé de deux compagnies de flanc du 13^e Régiment, de deux du nôtre et de celles des Murons, le tout commandé par le Lieut. Col. Williams du 13^eme Régi. ; là nous

avons été une journée et avons reçu ordre d'aller à Chateauguay. Après avoir été là trois jours, le Bataillon est retourné à Lacadie et notre compagnie y a été laissée, en société des Voltigeurs avec lesquels et environ cent sauvages nous avons été envoyés pour reconnaître l'ennemi au-delà des lignes, à un endroit nommé *Four Corners*, où les Américains ont un camp de cinq mille hommes de troupes réglées et vingt quatre pièces des canon de différents calibres. Nos sauvages ont tué un Lieutenant, quatre soldats et ont fait reculer, plus je crois par leurs cris qu'autre chose, cinq à six cents hommes qui composaient la garde avancée des ennemis dont le camp pouvait être à environ un mille. De là nous sommes revenus à Chateauguay où nous sommes depuis quinze jours. Tu vois par là que notre compagnie n'a pas été longtemps dans le même endroit. Ces différents mouvements et, si tu veux, un peu de négligence m'ont empêché d'écrire.

“ Voyer est à l'Isle aux Noix avec son Bataillon, depuis près de deux mois, et il y en a près de trois que je n'ai pas vu Luce (*). Au commencement de l'alarme elle a retraité sur Montréal ; mais j'ai entendu dire hier qu'elle était à l'Isle-aux-Noix. Je ne crois pas pouvoir la voir avant que nous entrions en quartiers d'hiver, aucun officier ne peut obtenir permission de quitter son poste un seul jour, pour quelque raison que ce soit.

“ Le Capitaine Ferguson me prie de le rappeler à ta mémoire et, en même temps, te prie de vouloir bien

(*) Madame Voyer, femme du Lieutenant Colonel Voyer et sœur de M. Pinguet : Madame Voyer avait suivi son mari à l'armée.

avoir soin de son fusil à deux coups et de son manche de ligne. Voudrais-tu bien m'écrire si tu as en ta possession un matelas et quatre chaises vertes qui m'appartiennent, et aussi si la dame du Docteur Horne, lorsqu'elle a laissé Québec ce printemps pour aller rejoindre son époux à l'armée dans le Haut-Canada, n'a pas fait remettre à toi ou à François quelques articles de mon ménage, dont ils se servaient l'hiver dernier.

“ Aie la bonté de me rappeler au souvenir de la famille, mes respects à mon père, amitiés à François, à mes cousins, à M. Wilson et à sa famille. Si tu m'écris, adresse moi tes lettres comme cy-bas, par ce moyen elles se rendront au régiment, d'où on me les fera parvenir. Adieu.

“ Ton affectionné Frère,

“ M. LOUIS PINGUET,

“ CHS. PINGUET. ”

“ Québec. ”

“ Chateauguay 21 Novembre 1813.

“ CHER FRÈRE,

“ La lettre que tu recevras en même temps que celle-ci est un espèce de journal de ce que nous avons fait depuis ce printemps. Celle-ci est le récit de ce qui nous est arrivé depuis.

“ Le soir que je finissais d'écrire la lettre dont je parle plus haut, un sergent des Voltigeurs vint nous faire sortir du lit, où nous venions de nous jeter, disant que l'alarme sonnait. Nous paradâmes immédiatement et reçûmes ordre d'avancer à la Fourche, à environ trois lieues plus haut, toujours sur

la rivière Chateauguay. Il était presque jour lorsque nous y arrivâmes ; là nous nous reposâmes environ deux heures et reçûmes ordre d'avancer deux lieues plus haut. Comme nous arrivions, des sauvages, qui avaient été envoyés en avant, vinrent annoncer que l'ennemi venait et était à environ deux milles de nous, alors nous avançâmes environ un mille plus haut, et là, le Colonel de Salaberry qui commandait choisit une position forte et nous fit étendre, de chaque côté du chemin dans le bois : nous formâmes trois lignes.

“ Mais voyant que l'ennemi n'avancait pas nous commençâmes à nous fortifier avec des arbres et à former des espèces de retranchements : c'est derrière ces retranchements que nous avons passé trois jours et trois nuits à guetter l'ennemi. A environ une demi-lieue plus haut que nous, il y avait une pointe de bois qui avançait jusqu'à la rivière ; le chemin seul la traversait, là le Colonel de Salaberry fit faire un abattis que nos piquets ont gardé depuis et où la bataille a eu lieu.

“ C'était le Dimanche que l'abattis fut commencé et le mardi, comme les bucheurs finissaient quelque chose qui manquait, un parti de dix hommes de notre compagnie et de vingt des Voltigeurs qui étaient en avant pour protéger les travailleurs, apperçurent l'avant garde de l'ennemi qui s'avancait. Les nôtres tirèrent quelques coups de fusil sur l'ennemi, ce qui donna l'alarme. Notre Compagnie fut aussitôt envoyée à l'abattis avec ordre de commencer et de soutenir l'action, ce qui fut fait (comme tu as sçu) avec succès.

“ Nous avons à combattre contre deux mille hommes de piés et deux cents hommes de cavalerie (*), nous ne perdions pas de temps : nos soldats ont tiré entre trente cinq à quarante cartouches, et en si bonne direction que les prisonniers que nous fimes le lendemain disaient que nos balles passaient toutes à l'égalité soit de la tête soit de la poitrine. Notre Compagnie seule s'est battue là environ trois quarts d'heure, avant que de recevoir du renfort. La perte de l'ennemi a été d'environ cinq cents, tant tués que blessés et manquants. Nous en avons enterré environ un cent. Notre perte n'a été que de trois hommes faits prisonniers et quatre blessés, dont trois seront bientôt prêts à faire le service.

“ Après la bataille, on nous a ramenés dans nos retranchements, où nous avons passé huit jours à la pluie, au froid, sans feu et sans couverture ; de là nous sommes descendus aux maisons où nous étions presque aussi mal que dans le bois, nous y avons été huit jours et avons reçu ordre de remonter. Cette seconde fois nous avons tellement souffert du froid et du mauvais temps que plusieurs de nos hommes tomba'ent malades tous les jours. Pour moi j'ai été obligé de redescendre aux maisons avec de douleurs dans tous les os ; mais j'espère que, si la campagne n'est pas finie, dans huit jours je serai capable de remonter. Le Colonel de Salaberry a été bien malade, mon vieux Capitaine est malade à la Prairie depuis trois semaines,

(*) Le jeune officier ne parle ici que du nombre d'ennemis engagés à l'endroit où lui même combattit.

et plusieurs officiers des Voltigeurs sont aussi malades. Je crois à présent qu'un homme est capable d'endurer sans crever plus de misère qu'un bon chien. Il y a bien des petites choses qui pourraient se dire mieux que de s'écrire ; mais tu verras par ceci cependant que les Canadiens savent se battre ; car sur 72 de notre Compagnie qui étaient dans l'engagement il y avait plus de 50 canadiens, et qui n'ont pas été les moins fermes.

“ Tu as vu, par l'ordre général concernant la bataille qui s'est donné sur le Fleuve St. Laurent (*), que ce pauvre de Lorimier a été tué, et je crois qu'Armstrong, un de nos enseignes et fils du chirurgien des vétérans, est aussi mort de ses blessures.

“ En de Lorimier le régiment perd un bon officier, et plusieurs officiers un bon ami. Ils se sont battus, en plaine, huit cents contre quatre mille et nous, dans le bois, trois cents contre cinq mille ; notre bataille a duré depuis dix heures et demie du matin jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi. Je t'assure qu'on est si occupé dans ces occasions là que le temps passe vite. Mes respects à mon père, amitiés à François, à mes cousins, à M. Wilson et à sa famille. Au plaisir de nous revoir tous encore une fois, si je puis, cet hiver. Adieu.

“ Ton frère,

“ CHS. PINGUET. ”

(*) La bataille de Crysler's farm.

Les Soirées Canadiennes pour l'année 1864.

La règle qui exige de verser à l'avance le montant de la souscription aux "*Soirées Canadiennes*" est invariable et sans exception.

Les livraisons ne sont expédiées qu'à ceux qui ont payé leur abonnement, **UNE PIASTRE.**

Les séries de 1861, 1862 et 1863 sont en vente, brochées ou reliées, à volonté, chez les soussignés.

Des personnes, amies des "*Soirées Canadiennes*," ayant exprimé leur étonnement de ce qu'on ne leur a pas adressé, dès le commencement de l'année et avant la réception du montant de l'abonnement, les livraisons de 1863, nous prenons cette occasion de leur offrir, avec nos remerciements pour leur bienveillante sympathie, l'explication de notre manière d'agir.

Nous avons, à l'exemple des journaux et revues d'Europe, mis pour condition d'abonnement le paiement d'avance; une pareille règle ne souffre pas d'exception, attendu que l'exception constituerait, en quelque sorte, une injustice envers tous les autres souscripteurs. Nous sommes persuadés que cette simple remarque fera comprendre l'exactitude de notre pratique qui, nouvelle ici, est générale en France et dans tous les grands centres de publicité, où tout le monde s'y soumet avec plaisir dans l'intérêt de tous.

BROUSSEAU FRÈRES,

Québec, Rue Bnade, No. 7.

Québec, 1864.